IDÉES

➤ *Dennis Meadows, à Paris, en 2012.*

DENNIS MEADOWS

“Le système actuel va disparaître”

On célèbre le 50e anniversaire du rapport sur les limites à la croissance, qui avait ouvert la voie à l’écologie politique. Le directeur scientifique du projet déplore l’inaction qui a suivi son cri d’alarme : selon lui, même l’idée de “croissance soutenable” est devenue une illusion

Propos recueillis par **PASCAL RICHÉ**

Il y a cinquante ans est née l’écologie politique. Et s’il fallait choisir un point de départ à cette aventure, ce serait sans aucun doute le débat international passionné qu’a soulevé le rapport sur les limites à la croissance, présenté en mars 1972 au Smithsonian Institute de Washington. De très nombreux penseurs de l’écologie, de René Dumont à André Gorz (alias Michel Bosquet, son nom de plume à « l’Obs »), ont été marqués par cet épisode. « Le Nouvel Observateur » avait publié en juin 1972 un hors-série intitulé « La dernière chance de la Terre » dans lequel Edgar Morin parlait de « l’An I de l’ère écologique ». De très nombreux économistes, tout en étant critiques jusqu’à la véhémence contre la méthodologie et les conclusions du rapport, ont commencé à se pencher sérieusement sur les questions de la gestion des ressources naturelles (Robert Solow…) ou du climat (William Nordhaus…).

Que concluait ce rapport commandé à une équipe de chercheurs du Massachusetts Institute of Technology (MIT) par le Club de Rome, un très sélect collectif d’experts internationaux partageant le souci de l’avenir à long terme de la planète ? Que, sauf changement drastique de politique, le monde allait dans le mur : épuisement des ressources, effondrement de la production et de la démographie. En France, on l’appelle « rapport Meadows », du nom du couple qui était à la manœuvre : Donella (décédée en 2001) l’a rédigé, Dennis dirigeait l’équipe. Ce dernier avait 29 ans à l’époque. Nous l’avons interviewé en visioconférence dans sa résidence du New Hampshire.

Comment est né le rapport sur les limites à la croissance ?
Un peu par accident. A l’été 1970, le Club de Rome s’était montré intéressé par la modélisation informatique que nous développions au MIT. Ils nous ont commandé une étude, j’ai mis sur pied une équipe de 16 scientifiques. En avril 1971, nous sommes allés présenter nos résultats préliminaires à Montebello au Canada, où se tenait la seconde assemblée du Club de Rome. Nous avons été stupéfaits de constater que de nombreuses idées qui nous semblaient évidentes ne l’étaient pas pour tous. Par exemple, la différence entre une croissance exponentielle et une croissance linéaire… De retour, j’ai dit à Donella : *« On devrait dresser, sur dix ou douze pages, la liste des définitions et des idées directrices. »* Elle l’a fait, nous l’avons envoyée aux membres du Club, le texte est revenu assorti de nombreuses remarques. On s’est dit : *« Bon, faisons 30 pages ! »* Nouvel aller-retour, nouvelles demandes d’éclaircissements. On est passé à cent pages. Aurelio Peccei *[industriel italien et fondateur du Club de Rome, NDLR]* a vu ce document et il a dit : *« C’est cela que je veux ! Je ne veux pas un rapport scientifique »,* ce qui nous avait pour- ➳

BRUNO CHAROY/ PASCO

tant été commandé. Alors on a bossé, et c'est devenu le livre « les Limites à la croissance ». Un rapport scientifique de près de 600 pages a bien été publié, mais deux ans plus tard. Et personne ne l'a d'ailleurs attendu pour critiquer notre travail...

Donella en était la rédactrice?

J'étais le directeur scientifique du projet, son rôle était de développer la partie « population » du modèle. Elle a aussi pris la responsabilité de la rédaction. Elle avait un talent phénoménal pour faire comprendre la logique de notre modèle.

L'analyse des données informatiques en était à ses débuts. Aurait-il été possible de faire votre recherche sans ordinateur?

Quand vous croisez les données sur la population, les ressources, la pollution, l'industrie, l'agriculture, vous ne pouvez pas le faire sans ordinateur. Et puis, sans l'informatique, notre rapport n'aurait pas eu tant d'écho. A cette époque, utiliser des ordinateurs pour prédire le futur de l'humanité avait quelque chose de très sexy.

Pourquoi n'y avait-il aucun économiste dans l'équipe?

J'ai un doctorat de gestion, c'est de l'économie appliquée. Le champ de la science économique n'était pas adapté à ce que nous faisions. Les économistes réfléchissent à très court terme. Ils observent des systèmes statiques, l'équilibre de l'offre et de la demande. Alors que nous, nous décrivions des dynamiques : quels changements auraient lieu. Les économistes nous ont critiqués, mais ils n'ont pas proposé une seule alternative. Dans leur raisonnement, ils laissent de côté l'environnement, ils appellent cela des « externalités ». Et pourtant, notre réussite serait bien meilleure, selon les critères économiques, si nous pouvions éviter d'avoir à payer le prix de nos dégâts environnementaux.

Pensaient-ils vraiment que la croissance n'avait pas de limite?

Dans les années 1970, l'idée dominante était qu'on deviendrait tous plus riches. Certains voyaient bien que la croissance démographique posait un problème, mais ils pensaient qu'à mesure que les gens s'enrichiraient, le taux de natalité baisserait, et que tout se stabiliserait. Mais personne n'imaginait par exemple qu'on puisse un jour dévaster l'océan. On ne parlait pas encore de surpêche, de pollution plastique...

Votre recherche s'est déroulée au milieu d'une vive contestation de la société de consommation et du capitalisme. Etiez-vous politisé?

Non, j'étais un jeune Blanc naïf de classe moyenne supérieure, venu du Minnesota. Je voulais finir ma thèse, acheter une maison... Aujourd'hui, je suis engagé dans des causes locales, environnementales. Mais je n'ai jamais été impliqué politiquement. Pas mon style. Je suis un scientifique. Je fais de la recherche, je publie et j'espère que des gens utiliseront cette recherche pour prendre des décisions.

Avez-vous été surpris par les réactions et vives critiques à la publication de votre rapport?

Bien sûr! Il ne nous était pas venu à l'idée qu'on pourrait un jour s'intéresser à notre travail, en dehors des membres du Club de Rome.

Qui étaient les plus critiques?

Les économistes et les politiciens. Les premiers parce que les principes de base de leur discipline étaient remis en question. Etaient en jeu leur image, leur standing, voire leurs revenus professionnels. Les politiciens n'aimaient pas non plus notre livre, parce que la promesse de croissance était la base du consensus politique. Tant que le gâteau grossit pour tous, vous pouvez faire des arbitrages plus favorables aux uns qu'aux autres.

"AUJOURD'HUI, LE MONDE SUIT UN CHEMIN TRÈS SEMBLABLE À CELUI TRACÉ DANS NOTRE SCÉNARIO DE RÉFÉRENCE."

Si vous pouviez remonter le temps, que feriez-vous différemment?

Une des plus grandes erreurs, c'est d'avoir mis l'énergie dans le même lot que les autres ressources, alors qu'elle a ses propres caractéristiques. On présumait implicitement qu'on pouvait lui trouver des substituts. Mais le plus grand changement que je ferais ne porterait pas sur le modèle lui-même, mais sur notre façon de travailler. Il y a deux méthodes pour que votre recherche ait un impact sur les politiques. La première : on réunit des données, on produit des résultats, on publie un rapport, on le pose devant la porte du politicien, il le trouve le matin, il le lit et se dit : « Mon Dieu, je suis en train de me planter », et il change de comportement. C'est ce qu'on a fait, en gros. C'est ridicule. L'autre façon de faire : on travaille avec des leaders politiques et à la fin, on les laisse s'approprier les résultats. Peu importe qu'ils ne vous donnent pas crédit des découvertes : s'ils agissent, au bout du compte, c'est l'essentiel.

Votre rapport décrit la poursuite de la croissance, un pic puis, s'il n'y a pas de changement de politique, un effondrement. Ce dernier n'a pas encore eu lieu.

On n'a pas présenté un seul scénario, mais treize. Certains montrent une progression puis une chute, d'autres sont plus stables. Notre conclusion, c'était : si on ne change pas les politiques radicalement, on risque de connaître un franchissement des limites, suivi d'un effondrement. Ce changement de politique, hélas, n'a pas eu lieu. Et aujourd'hui, selon de nombreuses études indépendantes, le monde suit un chemin très semblable à celui que nous avions tracé dans notre scénario de référence.

Globalement je pense que nous sommes entrés dans une période où il est très difficile, voire impossible, de créer une nouvelle « vraie » richesse. Le coût environnemental de n'importe quel nouveau bien excède probablement sa valeur commerciale. Mais personne ne peut calculer le coût en question, car le plus souvent, il sera subi dans le futur. Les entreprises peuvent donc faire un

RAUNER LIBRARY

▲ *L'équipe du rapport Meadows, en 1972 : Jorgen Randers, Jay Forrester, Donella et Dennis Meadows, et William W. Behrens III.*

profit sur un nouveau bien, mais du point de vue de la société, c'est une perte.

Vous ne croyez pas à la croissance verte?

Les gens qui parlent de production verte sont souvent plus intéressés par la production que par le vert… Ils utilisent cette expression pour justifier ce qu'ils font. Ce qui est sûr, c'est que le futur sera marqué par un moindre usage d'énergie, un moindre confort de vie, une moindre consommation. Ce ne sera pas forcément pire. Ce sera différent. Vous êtes malheureux si vous n'obtenez pas ce que vous voulez ; pour redevenir heureux, vous avez donc deux moyens : obtenir plus, ou vouloir moins. Avant, l'approche était d'obtenir plus. Désormais, ce sera vouloir moins, ou vouloir autre chose.

Les dirigeants politiques écoutent-ils aujourd'hui davantage les scientifiques, comme ceux du Giec, par exemple?

Ce qui est primordial, ce n'est pas qu'ils écoutent, c'est qu'ils agissent. Ecouter sans agir, cela ne mène pas à grand-chose. Est-ce que les politiques agissent plus qu'il y a cinquante ans ? Je n'ai pas la réponse. Les scientifiques leur parlent davantage. Mais concernant le changement climatique, je ne sais pas qui les politiciens écoutent le plus : les scientifiques ou les voix anti-science ? Le faux savoir a pris une place bien plus importante qu'avant, du fait de la technologie qui permet de le distribuer et de l'accroissement du nombre de problèmes où il peut s'appliquer. L'action dépend de l'information, notamment scientifique, mais aussi de vos valeurs. A qui doit-elle bénéficier ? A quelle échéance ? Le changement de climat est un problème très différent selon que vous voulez agir sur les deux prochains jours ou sur les deux prochains siècles. Ce ne sont pas des problèmes scientifiques, mais culturels, moraux, éthiques. Les scientifiques ne peuvent pas vous aider à les trancher. Ils peuvent juste évaluer les conséquences de vos actions, pour les différents horizons temporels.

On est sur cette terre depuis 300 000 ans. Pendant toute cette période, il n'y a pas eu de valeurs visant à gérer le long terme. Cela peut se comprendre. Si vous et moi étions assis devant une grotte il y a 100 000 ans, et qu'un lion arrivait, et que vous me disiez « Courons ! » mais que moi je vous répondais : « Restons assis et contemplons le futur de la civilisation », c'est vous qui auriez survécu, fait des enfants, pas moi. Vos gènes seraient passés à la génération suivante, pas les miens. C'est sous cette pression sélective que l'on a évolué, développé nos capacités cérébrales. Nous sommes devenus excellents pour trouver des solutions aux problèmes de court terme, mais incapables de gérer un problème comme le changement climatique.

Vous n'aimez pas le concept de « décroissance », que vous jugez négatif et donc contre-productif, mais vous aimez celui de « résilience ». Qu'est-ce pour vous?

Idéalement, je préférerais laisser un monde « soutenable ». Hélas, cela n'arrivera pas. Le système actuel va disparaître. Plutôt que de me morfondre en regrettant de ne pas vivre dans un autre monde, je préfère chercher comment je peux rendre meilleur celui dans lequel je vis. Le concept de résilience est le moyen d'y parvenir. Le terme apparaît dans de nombreuses disciplines : les psychologues en parlent pour affronter un deuil ou une perte d'emploi ; les géologues ou urbanistes, au Japon par exemple, l'utilisent pour décrire le comportement des villes en cas de tremblement de terre ; les épidémiologistes en parlent à propos des patients frappés par un virus… Elle désigne, pour un système, sa capacité à absorber les chocs et à continuer à fonctionner. Il est trop tard pour espérer un développement soutenable, car la « soutenabilité » est déjà consommée. Croire que tout peut revenir à la normale, que tous les pauvres pourront devenir riches, est une illusion. Nous sommes entrés dans une période d'accroissement de la fréquence et de la taille des chocs : épidémies, changement climatique, pénurie énergétique, problèmes agricoles… Et cela va s'accélérer. Que faire ? On peut identifier quelles sont nos valeurs fondamentales, et décider sur cette base comment structurer le système. Cette résilience a l'intérêt de pouvoir s'appliquer à des échelles différentes. Je peux la rechercher à un niveau personnel. Ou au niveau de mon foyer. Ou de ma ville. De mon pays. Ou d'une région du monde : l'Europe tente ainsi aujourd'hui de se passer du pétrole et du gaz russes.

La « soutenabilité », elle, ne peut pas être poursuivie à des échelles différentes. Vous ne pouvez pas rendre votre vie « soutenable » si le reste du monde ne l'est pas. Mais vous pouvez toujours rendre votre vie plus résiliente dans un monde brutal. Et au bout du compte, multiplier les centres de résilience accroîtra la résilience globale. Ça vaut le coup. Les gens me demandent : comment ne devenez-vous pas fou, avec ce sur quoi vous avez en vain attiré l'attention ? Je réponds qu'on ne peut pas être responsable de toute la planète. Mais que peut-on faire ? A chaque instant, nous sommes face à des choix. Certaines options vont améliorer la situation, d'autres l'empirer. A nous de choisir les bonnes. Est-ce que cela résoudra le problème ? Probablement pas. Mais ce n'est pas non plus exclu. Ce qui est sûr, c'est que les mauvais choix ne le résoudront pas. ■

LES LIMITES À LA CROISSANCE (DANS UN MONDE FINI), par Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Randers, édition des 50 ans. Rue de l'Echiquier, 14,90 euros.